

SA PROPRE VIE

Sa première détention dans les geôles de l'Inquisition avait duré soixante-dix-sept jours, la seconde chez lui quatre-vingt-six jours, en tout cent soixante-trois jours de résidence surveillée. Quand la consigne fut levée et qu'il put enfin sortir de chez lui, Cardano s'aperçut sans peine qu'il ne pouvait plus vivre à Bologne et vers la fin de septembre 1571 il partit pour Rome. L'ancien suspect allait se mettre à l'ombre du Vatican.

Le 7 octobre 1571, au moment même où don Juan d'Autriche détruit la flotte turque à Lépante, il arrive dans la Ville Éternelle et va loger non loin de la piazza del Popolo. Il n'est plus question pour lui d'enseigner. Il joue au médecin des riches. Il entre dans des chambres damassées. Par son flot habituel de paroles enjouées et bourruées, il rassure des cancéreux couchés sur des lits brodés d'or. Les soupçons des inquisiteurs n'ont pas entamé sa réputation, au contraire, et la clientèle ne manque pas : de nobles matrones, des jurisconsultes se félicitent de ses soins. On l'accepte partout, il a manifestement trop d'argent à présent pour que l'on continue de le tenir à l'écart ou même de lui chercher sérieusement des poux dans la tête. Il a maintenant un intendant, le fils même du sergent qui l'avait mis aux fers

l'année précédente. Il encaisse des honoraires pharamineux, achète une carriole, fait le délicat et s'enquiert d'abord de la qualité de ceux qui désirent le consulter.

Il a de hauts protecteurs, des amis influents. On cite les cardinaux Borromeo et Allia, sans préjudice d'un certain prince de Matelica dont il fait l'éloge enthousiaste. Ce Matelica a dû être bien généreux pour le vieux Cardano plein d'années.

Le vent du bûcher l'a rendu flatteur. Entouré d'êtres si nobles il ne pense plus jamais à moi. Maintenant c'est pour eux qu'il écrit. Pour leurs beaux yeux. Il raffole des stylets pour lesquels il a dépensé plus de vingt écus d'or, sans compter les plumes. Deux cents écus ne suffiraient pas à payer son écriture. Il leur doit maintenant du travail d'encre en échange de leurs lingots. Malgré ses belles plumes, le voilà plutôt sec. C'est-à-dire qu'écrire est un peu plus compliqué, je pense, que de rembourser lustres, meubles d'acajou et tapis.

)

Les nuits s'allongent et le froid est arrivé. Cardano observe jour après jour la déchéance des arbres autour de sa fenêtre, se réveille dans un monde écarlate avec un soleil énorme. Ombres d'oiseaux en diagonale sur le mur. Blotti dans ses couvertures, il renifle une brise molle chargée d'eau et coupée de fumée. Il attend. De ces journées sanguinolentes d'octobre, il scrute, les nerfs tendus, félin, très à l'affût, tout ce qui pourrait faire naître une page nouvelle.

Mais rien. Ou pas grand-chose. On écrit des bêtises quand on a l'esprit curieux et de mauvais yeux.

Maintenant, au petit matin, le Tibre est noyé de brume. Il entend le nasillement des canards. Au lever du soleil, tout se glace. Les journées sont très froides. Cardano jette du bois dans l'âtre, de minces bûches fraîchement coupées, givrées et brillantes dans le froid matinal.

Les jours passent. Il n'a presque rien écrit. Ce n'est pas son passé qui lui échappe, son passé est là, bien lourd, solidement planté sur quatre mètres de rayonnages et puant déjà la vieille bouquinerie, c'est lui-même qui s'échappe, il s'enfonce lentement dans ce sable sec qu'on appelle l'aridité, auquel je l'avais si souvent arraché autrefois. Ce qu'il a griffonné est presque inintelligible. Il parle pour lui seul, dans son sillon. À croire qu'il ne cherche pas à gagner des lecteurs mais à préserver leur petit nombre.

Un soir il a dîné de haricots et de saucisses. Après quoi il a vu danser devant ses yeux affolés des taches noires. À trois reprises, éblouissements et vertiges. Son nez est pincé, ses pommettes ont viré au bleu pâle, il a soudain besoin d'air, mais il gèle dehors. Lésion cérébrale? Lésion cardiaque? La peur de la mort provoque un afflux de souvenirs sexuels. Il revoit Lucia, voluptueuse dans une robe blanche, étendue dans leurs draps rêches et propres. Le sourire aux lèvres, il transpire d'une sueur froide dans l'entrebâillement de sa fenêtre.

Je ne vais tout de même pas me jouer un tour pareil et claquer au moment d'achever une merveille. Je dois absolument me ménager.

Il allume une chandelle et s'installe sur une chaise près du feu.

Corriger, ça n'est pas fatigant du tout.

Il choisit une liasse au hasard dans l'armoire aux écrits, un vieux chapitre qui doit dater de son voyage en Écosse, mou et usé, étale sur ses genoux le papier souple comme une peau de chamois et commence à se relire, bien qu'il connaisse maintenant ce texte presque par cœur, ses hésitations, ses manques, ses à-peu-près, ses perfections.

Le feu fait vibrer des araignées desséchées pendues à un fil poussiéreux. Dans l'obscurité grandissante, avec la seule compagnie du vent et l'élan irrégulier de son imagination, il lui semble bien qu'il est déjà mort. Mais quand il se jette en arrière dans son fauteuil, il n'est pas mort, non. Ses épaules se chargent de le lui dire. Et sa main crispée. Assis avec cette longue suite de pages dont il essaie de trouver le secret, les pieds joints sous la couverture roulée en boule, une chemise de laine ramassée autour de ses fesses, il rêve que dans un avenir indistinct ce fauteuil l'emportera vers la gloire.

Vers la fin de la matinée, la fenêtre s'illumine d'une teinte rose. Les dernières braises craquent, se tassent. Girolamo tisonne les cendres. D'une courte écriture tremblante il commence un opuscule sans grand intérêt, le genre d'œuvre masturbatoire qu'ils intitulent tous *Ma vie*, comme si c'était à eux, leur propriété, vantards, comme si leur moindre battement de cils ne venait pas d'ailleurs.

Si ça peut les consoler...

Ainsi vient le printemps de 1576.



Je suis né le 24 septembre 1501, vers trois heures du matin, après qu'on eut tâté inutilement de remèdes abortifs, suffisamment violents toutefois pour manquer me faire sortir en morceaux du sein maternel.

Ma mère souffrit trois jours entiers en travail.

Je naquis donc, ou mieux je fus tiré au jour comme mort, avec une toison noire sur la tête.

J'ai survécu.

Mon père s'habillait de pourpre et portait un bonnet. Jusqu'à la fin de sa vie il se passa de lunettes. À cinquante-cinq ans il avait perdu toutes ses dents. Il aimait étudier Euclide et il était voûté.

Ma mère était douée d'une mémoire et d'un esprit supérieurs.

La tendance à la colère leur était commune et ils se montrèrent peu constants dans leur amour pour moi. Ils me battaient sans motif et chaque fois j'en étais malade à mourir. Mais arrivé à l'âge de neuf ans, quand j'aurais pu à bon droit mériter des coups, mes parents, qui n'habitaient pas ensemble, décidèrent de ne plus me fouetter.

Enfin, s'il est permis de parler ainsi, mon père m'a toujours paru meilleur et plus aimant que ma mère.